

CHAPITRE PREMIER

Paris, le week-end. En toutes saisons, quel bonheur de pouvoir se promener le long de la seine sur les quais habituellement fréquentés par des centaines, voire des milliers de véhicules.

Les dimanches et jours fériés, certains quais sont réservés aux piétons, cyclistes, rollers et tout ce qui se déplace sans moteur, ce qui engendre parfois des problèmes entre les différents usagers, mais tout cela reste convivial.

Gilles Novak se préparait à sortir, comme tous les dimanches lorsque le temps se prêtait à la promenade. Aujourd'hui, la météo était favorable. La fin août s'annonçait et, si le soleil ne chauffait plus comme en juillet, la température était relativement douce.

– Gilles ? Où vas-tu ? demanda Régine Véran.

– Je ne sais pas, Régine. Je vais probablement flâner sur les quais de la Seine, comme j'aime le faire. Tu sais, le long de la voie Georges Pompidou qui va du pont Charles de Gaulle jusque... jusqu'au pont de la Concorde, au bout du quai des Tuileries. C'est un peu long, mais cette promenade me détend.

Ce n'était pas l'été indien, mais le soleil répandait une douce chaleur et une légère brise faisait voltiger les feuilles jusqu'au sol et laisser comme un baiser léger sur les joues de Gilles. Son voyage en métro l'avait amené jusqu'à la Bastille. Pour se rendre sur la voie Pompidou, il était descendu par le port de Plaisance. Celui-ci avec son jardin, aménagé sur un hectare et agrémenté d'une roseraie, de pergolas et d'aires de jeux pour enfants, contribuait, avec la proximité de l'eau, à faire de ce site un lieu idéal de promenade. Gilles flânait. Bientôt, il rejoignit les berges de la Seine. Bien que la haute saison touristique tirait à sa fin, beaucoup de bateaux de plaisance naviguaient encore. Les bateaux-mouches à deux niveaux glissaient sur le fleuve emportant les touristes friands de photographies et de vues imprenables sur les différents édifices construits sur les berges.

Gilles fut pris en photo au moins une dizaine de fois. Et à chaque fois, il adressait machinalement des signes aux touristes qui redoublaient d'ardeur pour le photographe. C'est vrai qu'il est rare qu'un Parisien soit aussi attentif à ces manifestations. En général, tout cela le laissait indifférent pour la bonne raison que les touristes étaient réellement intégrés au paysage parisien. Les touristes, leurs photos, etc. C'était une routine, même en automne et surtout en hiver, période où les touristes mitraillaient avec passion les décorations de Noël de la Tour Eiffel, des Galeries Lafayette et les illuminations des Champs-Élysées. Les cars « open tour » faisaient également recette pour des déplacements plus loin des berges de la Seine.

Gilles s'arrêta et s'assit sur l'un des nombreux bancs qui jalonnaient les quais et se laissa aller à une certaine rêverie. Alors qu'un bateau-mouche naviguait lentement, pas très loin de lui, Gilles, qui avait l'esprit ailleurs, ne le remarqua pas immédiatement. Puis, il se rendit compte qu'une gamine... une petite fille plus exactement — quel âge pouvait-elle avoir ? dix ? douze ans ? — lui faisait signe, désespérément. Il répondit en souriant et eut envie de rire quand il vit la gamine se précipiter vers un homme, sûrement son père, en lui montrant le « monsieur » assis sur le banc.

Le père lui fit également signe. Gilles leva la main et se demanda ce que ce monsieur pouvait penser de lui.

Il quitta le banc et continua son petit bonhomme de chemin sans plus penser à quoi que ce soit. Peu après le pont de Sully, il rejoignit le quai des Célestins. En face de la rue Saint Paul, un homme âgé d'une soixantaine d'années s'était mis à l'abri du vent derrière une petite construction le long de la berge et, accroupi, essayait, en s'énervant, d'allumer une bougie insérée dans un pot en plastique rouge. Il portait un manteau de mi-saison vert, un pantalon de velours brun et était coiffé d'un petit chapeau tyrolien avec une plume.

– Voulez-vous un coup de main ? demanda Gilles.

– Il y a trop de vent. Même ici, ça tourbillonne et je n'arrive pas à allumer ma bougie. Ça m'aiderait si vous pouviez protéger la mèche en mettant vos mains en coupe, répondit l'homme.

Aussitôt, Gilles s'exécuta. L'homme frotta une énième allumette et finit par allumer enfin la bougie. Il se releva et examina Gilles.

Le regard franc, les yeux pétillant du bonheur d'avoir pu aider un tant soi peu son prochain et l'aspect général de Gilles inspirèrent confiance à cet homme. Il se hasarda :

– Vous voyez, jeune homme, mon épouse est décédée ici, près du pont de Sully. Elle s'est noyée accidentellement il y a cinq ans, et tous les ans, je viens allumer une bougie à cet endroit. Je n'aime pas les cimetières et ce lieu n'en est pas un à proprement parler un. J'aimais énormément mon épouse et elle me manque beaucoup.

L'homme s'arrêta de parler. Une émotion réelle était visible sur son visage. De la main, il essuya une larme furtive qui glissait le long de sa joue.

– Nous n'avons jamais eu d'enfant, continue-t-il, et j'en suis désolé, maintenant. Je n'en voulais pas et je le regrette désormais. Peut-être était-ce de l'égoïsme de ma part ? Si j'avais eu des enfants, je suis certain que ceux-ci m'auraient aidé à supporter cette absence. Il est trop tard pour y penser...

– Oui, Monsieur, répond Gilles, un seul enfant donne aux parents beaucoup de bonheur, même si, parfois, c'est difficile de les élever de la bonne manière. Ce que vous faites là est quand même important. Se souvenir des personnes disparues est primordial. Je suppose que c'est ce souvenir qui vous pousse à venir mettre cette bougie tous les ans ?

– Oh ! C'est une histoire bizarre. Un jour, j'ai eu comme un pressentiment... quelque chose qui m'est venu comme ça, peut-être une idée folle qui m'a frappé l'esprit, mais dans l'état où j'étais, peut-être devenais-je fou ? Je ne sais pas. Je pensais que c'était l'esprit de mon épouse qui venait me hanter. Vous y croyez, vous ?

– Peut-être ! Mais qu'est-ce que les esprits ont à voir ici ?

Gilles était étonné que l'homme entame une conversation aussi privée avec lui alors qu'il ne le connaissait ni d'Ève ni d'Adam.

Mais le monsieur continuait :

– Je vais quand même vous raconter l'histoire, il y a trop longtemps que cela me tracasse. Figurez-vous que, peu de temps après le premier anniversaire de sa mort, j'ai commencé à avoir quelques petits problèmes : des factures impayées m'étaient réclamées alors que je ne les avais pas reçues, mais aussi des soucis avec ma retraite. L'administration avait décidé de ne plus me la payer tant que je n'aurais pas prouvé que j'étais encore en vie. Je rencontrais aussi des tracas moindres tels une panne de téléviseur ou une fuite du fer à repasser. Une petite voix me dit alors que je devrais peut-être envisager de me tourner vers le surnaturel. J'ai pensé de suite à mon épouse qui vouait un culte aux morts. Tous les ans, le 15 août, elle allait sur la tombe de ma maman qui s'appelait Marie. Ainsi, je me suis dit qu'en venant mettre une bougie là où elle était décédée, peut-être que tout se remettrait en place. Eh bien jeune homme, croyez-moi ou ne me croyez pas mais dès que j'ai eu accompli ce geste, tout est redevenu comme avant. Je n'ai plus eu de problèmes.

– Je vous crois volontiers, Monsieur. Les morts aiment que les vivants ne les oublient pas, et si vous y pensez, ils vous en remercient à leur façon. Si ces « esprits » sont heureux où ils se trouvent, le fait de leur rendre visite là où ils sont décédés ou au cimetière où ils sont enterrés double leur bonheur et s'ils sont malheureux, cela adoucit leur malheur.

L'homme regarda Gilles avec un visage rayonnant puis se retrancha dans sa méditation.

Une idée survint dans l'esprit de Gilles.

« Ce bonhomme lit trop de livres de science-fiction, à mon avis »

– Vous lisez beaucoup, Monsieur ? demanda Gilles, l'interrompant dans ses pensées.

– Pas assez à mon goût. Je n'ai malheureusement pas beaucoup de temps à moi. Depuis ma retraite, j'aide bénévolement une association qui s'occupe de redistribuer des vêtements et des meubles à des nécessiteux. Croyez-moi, Monsieur, ceci nécessite une grande application. Mais le soir, quand je me mets au lit — je n'aime pas beaucoup la télé —, j'aime lire un peu pour m'évader. Pour l'instant, je relis pour la énième fois un livre de Jules Verne : *Voyage au Centre de la Terre*, vous connaissez, je suppose ?

– Oui, absolument. J'ai lu toute l'œuvre de Jules Verne. Et vous ?

– Non, moi pas. C'est d'ailleurs la première fois que je me permets un livre de « science-fiction » comme on dit. Habituellement, je me contente d'un bon roman policier des années d'avant-guerre, ce sont les meilleurs. Mes auteurs préférés sont Maurice Leblanc et Georges Simenon. Vous aimez la littérature policière, vous ?

– Parfois, répondit Gilles, mais je ne suis pas un inconditionnel du genre. Je serais plutôt versé, comme vous dites, dans la « science-fiction ».

L'homme regarda Gilles mais ses yeux ne le voyaient pas. Il était à nouveau absorbé par ses pensées.

Gilles comprit qu'il devait le laisser à sa réflexion et reprit sa route, un peu désesparé par ce que cet homme venait de lui dire et surtout par ce qu'il lui avait répondu. C'était venu comme ça, d'un coup, comme si ce n'était pas lui qui l'avait dit, comme s'il avait été poussé à le dire. « Je deviens fou, moi, pensa-t-il, qu'est-ce qu'il m'a pris ? ».

Bien que ses idées fussent très proches de ce qu'il venait d'émettre, il ne se serait jamais dévoilé ainsi devant un inconnu, même si c'était ce dernier qui l'avait abordé.

Pris d'une subite envie de lui poser encore une question, il se retourna.

Seuls quelques jeunes gens en rollers ou en vélo défilaient près de lui, en bavardant et en riant. Pas de trace de cet homme à qui il venait de parler. La bougie était bien là. Une flamme, anormalement grande, dansait, surmontant l'étui de plastique rouge et lui faisant comme un au revoir.

De plus en plus perplexe, Gilles se remit en route.

Une petite musique lui signifia un appel sur son GSM.

– Oui, Régine ?

– T'es où ?

– J'arrive au pont d'Arcole, pourquoi ?

– Un colis est arrivé pour toi.

– Un colis ?... Un dimanche ?

– Ce n'est pas le facteur qui l'a apporté, mais un coursier spécial.

– Ce colis attendra mon retour. Pourquoi cet empressement ?

– Je ne sais pas, mais c'est arrivé par courrier exprès... En plus, il n'y a pas le nom d'expéditeur et... bon, je t'attends.

– De toute manière, je m'apprêtais à rentrer à la maison. Mon estomac commence à crier famine.

– Toi et ton estomac ! Je te préparerai un en-cas quand tu seras rentré et j'espère qu'aujourd'hui nous pourrions aller faire un peu de lèche-vitrines du côté du boulevard Haussmann.

– Pourquoi pas ? Nous aviserons quand nous aurons mangé.

Gilles se dirigea vers la station de métro Hôtel de Ville, à une centaine de mètres.

Le dimanche, les rames étaient peu nombreuses et il dut attendre dix bonnes minutes le convoi suivant.

Rentré chez lui et, après avoir embrassé Régine, Gilles fila dans la salle de bain pour un besoin urgent.

À son retour, un colis trônait sur la table de la salle à manger. Il n'était pas très gros, un cube approximatif de 30 cm de côté.

Gilles le soupesa d'abord, puis le secoua sans entendre aucun bruit spécial.

– Fais attention, dit Régine. Il existe des fous qui en veulent à ton magazine et surtout à leur rédacteur en chef, donc toi !

– Oui, je sais, mais je ne pense pas que ces « fous », comme tu dis, puissent aller aussi loin dans leur délire. La plupart ne sont que des conservateurs qui n'admettent pas certaines vérités.

– Tu vois, ces gens-là, personne ne sait de quoi ils sont capables.

– T'inquiète pas, il n'y a pas de « tic-tac », rit Gilles en commençant à débiller le colis.

En dessous du papier, il y avait une boîte en carton fermée par du papier collant. Celui-ci, coupé à l'aide d'un cutter laissa à Gilles la possibilité de regarder le contenu de la boîte. Mais des copeaux de polystyrène englobaient un objet toujours invisible.

Régine et Gilles étaient penchés sur le carton avec une curiosité grandissante. Ce dernier enleva la partie supérieure des copeaux et laissa échapper un « Ça alors ! » retentissant. Fébrilement, il retira les derniers morceaux de polystyrène et mit à nu un objet qu'il n'eut jamais pensé recevoir ni même pouvoir regarder de si près : un crâne humain. Mais ce crâne avait une particularité : il était transparent et dans une matière ressemblant à du verre.

Il le retira précautionneusement de l'emballage et le déposa sur la table. Dans le fond du paquet, un papier, une lettre plus exactement. Régine déplia le document et son visage refléta une vive stupéfaction.

– Que se passe-t-il, Régine ? demanda Gilles, voyant l'étonnement de cette dernière.

Régine lut le document :

– Rendez-vous à la terrasse du « Dupont - Convention » à 15 heures. Je vous reconnaitrai. Vous aurez toutes les explications que vous désirez.

Gilles et Régine étaient un peu abasourdis.

Gilles remit le crâne dans la boîte et rangea cette dernière dans son coffre-fort. Il était obligé de posséder un tel équipement étant donné le nombre de cambrioleurs qui avaient tenté de lui voler ses écrits. Il était directeur d'édition et les propos divulgués dans son magazine « *Sciences Cachées* » ne plaisaient pas à tout un chacun.

– Qu'en penses-tu ? demanda Gilles à sa charmante compagne.

– Nous pourrions en même temps passer rue du Commerce, c'est également dans le XV^{ème} arrondissement, et les magasins n'y manquent pas non plus. C'est à peine à un quart d'heure à pied du carrefour Convention - Vaugirard où se situe le « bistrot ». Nous pourrions même y aller de suite. Il est onze heures trente et il y a une bonne brasserie restaurant juste en face de la station Commerce.

– Oui, je connais. Nous pourrions même, s'il n'y a pas de vent, rester en terrasse. Le petit square situé devant fait un peu d'ombre et de verdure. Nous profiterions ainsi des derniers jours d'été s'il n'y a pas de vent.

Dès la sortie de la station Commerce, ils aboutirent sur la place du Commerce. Mais cette place était davantage un square.

Au centre, une grande pelouse sur laquelle se prélassaient encore quelques jeunes gens qui piqueniquaient. Une allée en terre battue la ceignait et, sur les côtés, les pelouses où se dressaient des marronniers semblaient très bien entretenues. Le tout était entouré d'une haie basse de troènes.

L'air de rien, Paris est truffé de petits espaces verts très agréables. Il suffit de les connaître.

Comme le temps restait au beau fixe, Gilles et Régine s'installèrent en terrasse...

La brasserie restaurant fonctionnait principalement en semaine avec les bureaux alentours, mais les riverains profitaient du repos dominical pour s'y rendre. Il y avait moins de monde et les plats étaient tout aussi appétissants.

Gilles se décida pour une salade d'écrevisses sur lit de laitue et Régine pour un simple plat de spaghettis.

Leur déjeuner terminé, ils se dirigèrent à pied vers leur lieu de rendez-vous. La rue des Frères Morane les amena jusque à la rue de la Convention, juste avant d'entamer la rue Croix-Nivert. En continuant vers la gauche, ils aboutirent au carrefour avec la rue de Vaugirard, où se situait le lieu de la rencontre.

La terrasse du « Dupont » accueillait une dizaine de personnes et le couple s'assit face au carrefour. Comme partout à Paris, le trafic était incessant, de jour comme de nuit. Qu'est-ce qui faisait courir les Parisiens même le dimanche ?

Gilles était en train de lire un panneau électronique, comme il en fleurit un peu partout dans Paris. Ces panneaux indiquaient la qualité de l'air ambiant et diffusaient des publicités sur les diverses manifestations culturelles de la ville. Soudain, un homme, la trentaine, s'arrêta face à lui. Il était grand, dans les un mètre quatre-vingt-dix, voire quatre-vingt-quinze.

Assez basané, les yeux bleu acier, les pommettes hautes et cheveux foncés au-dessus d'un front légèrement dégarni, celui-ci le dévisagea puis jeta un œil sur Régine.

L'air apparemment satisfait de son examen, il s'adressa à Gilles :

– Vous êtes Gilles Novak, je vous reconnais. Votre visage s'étale dans tous vos magazines. Je m'appelle Albert Lebrun... mais mon nom ne vous dit certainement pas grand-chose.

– Asseyez-vous donc, dit Gilles d'un ton légèrement sec.

Sans sembler remarquer l'inflexion adoptée par Gilles, Albert Lebrun s'assit et reprit :

– Je vois que vous avez reçu mon petit envoi. Je me trompe ?

– En effet, j'ai reçu votre paquet, répond Gilles, mais je ne comprends pas pourquoi vous m'avez expédié un crâne de cristal.

– Vous êtes une des rares personnes à qui je pouvais l'adresser, rétorque Albert Lebrun, vous seul êtes à même de comprendre la signification exacte de ce que je vais vous expliquer.

– Prendrez-vous quelque chose ? demanda Gilles.

Comme les consommations du couple tiraient à leur fin, ceux-ci demandèrent chacun une bière d'abbaye belge.

– Vous êtes des connaisseurs, admira Albert Lebrun.

– Nous avons voyagé un peu en Belgique et nous avons apprécié certaines de leurs spécialités, entre autres cette bière d'abbaye qu'on ne trouve pas partout même en France.

– Je vous crois volontiers, dit-il d'un ton affecté. Les Belges, parfois, nous en apprennent aussi question cuisine. Mais je ne suis pas venu ici pour disserter sur la gastronomie, si savoureuse puisse-t-elle être.

Il marqua une petite pause en attendant que le garçon dépose les consommations sur la table puis reprit :

– J'aime voyager, je vis de mes rentes, peu conséquentes en fait, mais suffisantes pour me permettre quelques fantaisies.

– Vous en avez de la chance. Nous ne demanderions pas mieux que de voyager aussi, mais le temps et les fonds nous manquent.

Pendant ce temps, Albert Lebrun avait bu un peu de ce divin nectar belge et se léchait les lèvres pour ne pas en perdre une seule goutte. Il continua après un moment :

– Je suis parti pour le Mexique, mais après une étrange aventure, je me suis retrouvé à Cuzco avec une femme et son garçon surveillé par sa nounou. J'ai eu l'occasion de visiter Sacsayhuaman — un fort inca près de Cuzco. Ce site est une forteresse, ou un temple, entourée de trois remparts parallèles formant chacun des zigzags construits avec des blocs de pierre pouvant peser jusque 350 tonnes. Ils sont empilés sans ciment et ajustés au millimètre. Personne n'est à même de déterminer comment les Incas ont pu soulever de telles masses. De plus, ceux-ci ne connaissaient pas la roue. Ce temple se situe à deux kilomètres au Nord Nord-Ouest de Cuzco. Dans cette ville, on peut retrouver des murs de pierres identiques dans certaines de ses ruelles. La légende voudrait qu'un souterrain relie le temple de Sacsayhuaman au centre de Cusco. C'est cette dernière allégation qui a provoqué cette situation.

– Ne seriez-vous pas un peu aventurier sur les bords ? sourit Gilles.

– Je n'irai pas jusque là. Je dirais plutôt globe-trotter, mais une petite aventure par-ci par-là ne m'effraye pas outre mesure. Ne me confondez pas avec ces « mercenaires » ou « affreux », comme certaines personnes les nommaient ! Je voyage simplement pour mon plaisir et non pour tenter de récupérer quelque trésor enfoui.

– Pourtant, si j'ai bien compris, vous alliez me dire que ce crâne...

– Je vous coupe tout de suite. Je n'ai pas dû déplacer des tonnes de terre et de cailloux pour trouver ce crâne. Je n'ai pas non plus dû défoncer portes et fenêtres. C'est bien plus simple. Laissez-moi vous expliquer. Mais je vois que nos verres sont vides. Vous reprenez la même chose ?

– Avec plaisir, répond ingénument Régine. Je suis sûre que Gilles sera aussi d'accord, n'est-ce pas ?

– Certainement, approuva Gilles.

Albert Lebrun appela le garçon qui vint prendre la commande d'une démarche assez nonchalante. Il n'y avait pas grand monde en terrasse. Cet endroit n'était pas un lieu tellement touristique, même si le palais des expositions de la porte de Versailles accueillait ses nombreux visiteurs à moins d'un kilomètre.

Le patron du bistrot vint alors s'enquérir de leurs commandes :

– Désirez-vous quelques biscuits ou des petits morceaux de fromage avec votre bière, Madame, Messieurs ?

Régine ne laissa à personne le soin de répondre et dit :

– Certainement, Monsieur, ce sera avec plaisir.

Un peu surpris par la rapidité de la réponse, le patron s'en retourna vers son comptoir en adressant un mot au garçon.

Quelques minutes plus tard, celui-ci revint avec, sur le plateau, trois verres de bière embués d'où s'écoulaient quelques gouttes de condensation et trois sous-tasses emplies de petits dés de fromages et de saucisson sec.

– Cela va être délicieux ! se régala d'avance Régine.

– Tiens ! Tu ne surveilles plus ta ligne, maintenant ? ricana Gilles.

Albert Lebrun se retint pour ne pas s'esclaffer devant le regard venimeux que Régine lança à son compagnon.

– Ce n'est pas pour moi, répondit Régine sans sourciller et de manière hypocrite, c'est pour vous autres, continue-t-elle en grimaçant.

Albert Lebrun ne put se retenir plus longtemps et éclata de rire. Gilles suivit immédiatement en voyant le regard furibond de Régine qui, après un temps d'étonnement se mit quant à elle à rire... jaune.

– Mais vous aviez une histoire à nous raconter, dit Gilles, et votre petit mot dans la boîte augurait une explication.

– C'est exact, admit Albert Lebrun. Avant toute chose, sachez que, si je suis un peu globe-trotter, c'est avant tout dans le but de m'instruire sur des sujets un peu hors normes. J'ai visité l'île de Pâque, les pyramides de Gizeh ainsi que le Sphinx, Stonehenge et divers lieux dits « énergétiques ». Je comptais me rendre bientôt au Tibet.

Albert se servit d'un petit cure-dents mis à disposition pour piquer un morceau de fromage de Chester en même temps qu'une fine rondelle de saucisson. Après un mouvement de tête appréciateur, il continua :

– Je suis ici pour vous raconter, en détail, la découverte de ce crâne de cristal. Vous comprendrez que je ne peux pas raconter cette histoire à n'importe qui. Cette histoire est un peu longue, mais je dois expliquer les événements qui ont motivé ces voyages parce que... Enfin, vous verrez...